

AVANT-PROPOS

Au cours des vingt dernières années, j'ai enseigné à de futurs enseignants ; j'ai participé à l'élaboration, la mise en place et la direction de programmes universitaires en éducation ; j'ai fait partie de comités ministériels se penchant sur la réforme des programmes d'étude, ce fameux curriculum. Dans toutes ces circonstances et parmi tous les aspects de l'éducation soumis à la discussion, un enjeu est revenu constamment, celui du rapport de l'école à la culture.

Nul ne peut nier qu'il y ait une crise de l'école et de la culture. Je ne fais cependant pas partie de ceux et celles qui pensent qu'il y a une crise parce que quelque chose ferait défaut, que nous nous serions trompés, que les pédagogues seraient des idiots, les humanistes des réactionnaires, les gouvernements incohérents et les ministres dépassés par les événements.

Il y a autour de l'essentiel une rumeur assourdissante dans laquelle s'amalgament les pleurs et les cris des uns, les propos sèchement académiques des autres et des langues de bois diverses. On aimerait avoir la possibilité de s'éloigner de ces tourmentes et pouvoir, tel Ulysse visitant l'Hadès, profiter d'un moment hors du temps pour recueillir les propos infaillibles des âmes mortes sur ce que le passé fut et l'avenir sera.

Cela est malheureusement impossible. Pas plus qu'il n'est impossible de ne pas prendre position, d'une manière ou d'une autre. Mais je me suis mis au travail comme on se met en marche à l'orée d'une forêt, sans idée préconçue, en me disant que je ne pouvais trouver les mots qui fermeraient le débat, mais que le débat sur l'essentiel de l'école souffre justement de ce que tant de gens prétendent avoir et souhaiteraient effectivement avoir le dernier mot.

Je n'ai pas la prétention de présenter ici une philosophie. Ce sont plutôt des fragments. Nous en sommes tous là, à travailler sur des idées, des expériences, des anecdotes pouvant aider à fixer certaines balises. L'éducation, à cet égard, c'est comme une démocratie : ça se bricole à partir de principes et on met en place des institutions dont la finalité est de préserver à la fois le principe et le droit de participer au bricolage.

Il n'y a pas de ligne droite ni de modèle préconçu pour aller vers l'avenir. Une politique éducative, les principes démocratiques de droit et d'égalité étant posés, s'apparente à un « château des destins croisés », c'est-à-dire qu'elle exprime notre diversité sociale et politique. Bien des crises viennent de ce que l'on veut faire rentrer ce diable dans la boîte au lieu de s'ouvrir aux questions qu'il pose.

PREMIÈRE PARTIE

DU CÔTÉ DE LA CULTURE

1 ILS IRONT LOIN...

Quand j'étais enfant, nous avions un chalet à la campagne. Tout près, il y avait une rivière qui coulait à cet endroit en une série de rapides. Le débit de l'eau était assez fort et des centaines de pierres émergeaient de sa surface tourbillonnante. J'étais fasciné par ce contraste entre le chaos de l'eau et l'immobilité des pierres. Souvent, je courais d'une roche à l'autre, toujours plus vite, mon attention fixée sur ces points immobiles, ma course semblant mimer celle de l'eau autour des rochers, ceux-ci créant pour moi, au cœur de mon attention, un chemin qui ne semblait pas possible lorsque l'on regardait de la rive le mouvement incessant et désordonné de l'eau.

Au fil des années, j'ai souvent eu cette impression que la vie d'un système scolaire était comme cette rivière – rapide, pleine de mouvements jamais renouvelés de la même manière, chaotique à certains égards. Que l'on pouvait s'y retrouver, mais pas d'un seul coup d'œil qui embrasserait tout, avec une seule idée qui expliquerait tout. Qu'il fallait plutôt chercher des points d'appui qui permettent de tracer un chemin.

J'ai croisé un jour une directrice d'établissement qui m'a raconté ceci : avant d'occuper ce poste, elle dirigeait un centre d'éducation des adultes. Chaque matin, les élèves traînaient devant la porte, pas pressés d'entrer,

fumant une cigarette, placotant. Chaque matin, faisant fi de ses moments d'exaspération, elle allait à la porte et sifflait pour secouer un peu tout ce beau monde.

Quelques années plus tard, un élève dont elle n'avait aucun souvenir est venu la saluer et la remercier. Il vivait dans un appartement en face de l'école durant ses études et c'est elle, chaque jour, sans le savoir, qui lui donnait, en sifflant, le signal qu'il fallait qu'il sorte du lit et s'occupe de sa vie, qu'il ignore sa paresse et aille à l'école. Elle ne pouvait pas savoir cela, elle ne contrôlait pas cela. Pour lui, ce qui a compté, c'est la gratuité et la confiance dont ce geste témoignait. Elle n'allait pas laisser tomber les élèves et rester dans son bureau à bougonner, il pouvait peut-être en faire autant pour lui-même.

Je connais également une école qui accueille des élèves considérés comme défavorisés, parmi lesquels un nombre important d'origine autochtone vivant sur une réserve voisine. Peu importe ici pourquoi, le fait est que ces enfants sont en grande majorité systématiquement en retard à l'école le matin. Le bureau de la secrétaire et celui de la directrice donnent sur l'entrée principale et, tous les matins, quand ces enfants sonnent pour qu'on leur ouvre, ils sont accueillis avec bonne humeur, on leur sourit, on les salue, on leur dit qu'ils sont attendus en classe. Les codes et les consignes sont laissés de côté : ce qui compte, ce n'est pas qu'ils soient à l'heure, c'est qu'ils soient là et qu'ils comprennent qu'ils ont leur place, qu'ils sont à leur place.

Il y a une autre école, également considérée comme défavorisée, dont près de la moitié des élèves de la cohorte

initiale ne terminaient pas leurs études secondaires. La direction, les enseignants, les parents, la communauté, tout ce beau monde a décidé de travailler ensemble pour trouver le moyen d'améliorer la situation. En quelques années, c'était plus de 80 % des élèves qui obtenaient leur diplôme. Pas de sélection, pas de privatisation déguisée, pas de concessions sur le niveau attendu. Il est simplement arrivé que les adultes se sont engagés et ont fait en sorte que les élèves, sur une base volontaire, s'impliquent dans des activités qui les amenaient à se mesurer à eux-mêmes, à leur propre jugement – à aller aussi loin qu'ils en avaient envie.

J'aimerais citer des centaines d'anecdotes de ce genre. Elles créent un chemin que l'on ne connaît pas d'avance, elles montrent que l'on peut embrasser le chaos, le désordre, le tumulte, en ayant confiance qu'il y aura des endroits où prendre pied. Les anecdotes sont comme des petits contes qui nous aident à mettre des mots sur des situations, mais aussi sur des rêves. Trop souvent, on les raconte et ensuite on les met de côté parce qu'il y a des manières plus coutumières, plus sérieuses de dire les choses.

Il en est une dernière qui me tient à cœur. Cette anecdote énonce mon parti pris, le chemin que j'ai choisi pour avancer dans cette entreprise. Un jour, mon fils cadet, mauvais élève de deuxième année de secondaire, peu intéressé à la chose scolaire mais curieux de bien d'autres dimensions de la vie sur terre, est rentré à la maison en me racontant qu'il était en discussion avec ses amis pour établir combien d'années la civilisation actuelle – ou même

l'espèce humaine – survivrait à la libération massive de méthane dans l'atmosphère découlant du réchauffement climatique.

Il y avait dans cette discussion bien plus qu'une occasion ratée de faire un beau projet dans un cours de science sur des questions d'environnement. Il y avait dans cette discussion, menée par d'intelligents cancre indifférents au travail scolaire, une mise en demeure radicale adressée à l'école à propos de sa prétention à la culture – sa pertinence face à l'avenir humain, au-delà du destin scolaire de chacun.

Cette discussion entre adolescents à propos de l'avenir soulève une question avant tout philosophique : qu'est-ce qu'une génération doit à la suivante ? Nous ne sommes pas ici dans la liste des grandes œuvres, ni dans les défis de l'économie du savoir, ni même dans les enjeux de la citoyenneté à l'heure de la mondialisation. Cette question n'est pas celle de l'objet et du contenu des activités scolaires, mais celle des principes éthiques qui sous-tendent l'organisation de l'école.

Prenons l'histoire d'Hansel et Gretel. Voilà deux enfants dont les parents ne peuvent leur offrir d'avenir. Alors qu'on les conduit dans la forêt pour les y abandonner, ils sèment derrière eux des morceaux de pain devant leur servir de repères pour retrouver leur chemin. Un oiseau mange le pain et ils se retrouvent perdus dans la forêt, livrés à la barbarie (la méchante sorcière). Ils doivent leur survie à leur courage et à leur ingéniosité, c'est-à-dire à leur capacité de ne pas être des enfants devant la menace de la barbarie. Ils ont la volonté de survivre,

même si le monde adulte et paternaliste leur promettant la sécurité des choses connues les a délaissés. Ils refusent de se laisser abuser, dans tous les sens du terme.

Ayant lutté et survécu – et affirmé leur liberté –, ils parviennent à trouver par eux-mêmes un chemin les menant à la maison, une maison transformée dans laquelle ils sont aimés et honorés en tant qu'êtres humains plutôt que détestés et méprisés en tant qu'enfants. Qu'est-ce qu'une génération doit à la suivante pour préserver la liberté et la justice et l'aider à enrichir son humanité : fournir un sac de pain ou développer l'habitude du courage et de l'ingéniosité ?

Les questions éthiques ne sont pas des questions de *savoir*, les eaux troubles dans lesquelles baigne la culture scolaire ne peuvent s'éclaircir par l'invocation de connaissances *essentiels*, c'est-à-dire politiquement *magiques*. Intéressons-nous au débat sur la culture en éducation, mais en gardant notre calme. Ce débat date de la réception des Grecs par les Romains et il n'a cessé de faire l'objet de révisions qui invitent à la prudence. Il n'y a pas une manière de définir le rapport de l'école à la liberté en éducation. Il y a un débat, aussi ancien qu'antique, toujours vivant, et nous devons, encore aujourd'hui, nous demander comment dire celui-ci.

Nous avons besoin d'aborder cet enjeu éthique dans un registre qui soit celui de notre école et de notre société telles qu'elles sont maintenant, c'est-à-dire profondément marquées par le pluralisme et l'incertitude. Nous sommes dans l'incertitude et cela ne veut pas dire que nous sommes dans l'obscurité.